

ÉDUCATION

TROUBLES D'APPRENTISSAGE

CAHIER THÉMATIQUE I > LE DEVOIR, LES SAMEDI 19 ET DIMANCHE 20 MARS 2016



La sécurité affective pour lutter contre les troubles d'apprentissage

Page 12



L'information abattra la barrière de l'ignorance dans le monde du travail

Page 14



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

La palette de sujets à traiter, lors de ce congrès, est vaste. On parlera d'orthographe, de lecture, d'écriture, de persévérance, de gestion du stress, du plaisir d'apprendre, de trucs pour dépister les problèmes visuels, de nouvelles technologies, du lien d'attachement, du passage à la vie adulte, de décrochage.

41^E CONGRÈS DE L'INSTITUT DES TROUBLES D'APPRENTISSAGE

Mieux comprendre et soutenir l'apprenant

De retour pour une 41^e année, le congrès de l'Institut des troubles d'apprentissage est désormais un rendez-vous incontournable pour quiconque s'intéresse aux difficultés d'apprentissage.

MARIE LAMBERT-CHAN

Réunir en un seul endroit des scientifiques, des enseignants, des orthopédagogues, des orthophonistes, des psychologues, des ergothérapeutes, des formateurs et des parents qui, ensemble, réfléchissent aux besoins des enfants et des adultes aux prises avec des troubles d'apprentissage : voilà le tour de force qu'accomplit le congrès de l'Institut des troubles d'apprentissage (Institut TA) depuis plus de quatre décennies.

« C'est un événement d'envergure tout à fait unique au Québec et même à l'international », estime Marie-France Morin, présidente du congrès et professeure titulaire de la Chaire de recherche sur l'apprentissage de la lecture et de l'écriture chez le jeune enfant à l'Université de Sherbrooke.

Longtemps connu sous le nom d'AQETA (Association québécoise des troubles d'apprentissage), l'Institut TA a pour mission de soutenir les personnes aux prises avec des troubles d'apprentissage et leur famille, de défendre leurs droits et de sensibiliser le public à leur état. « Avoir un trouble d'apprentissage n'est pas le signe d'une intelligence plus faible,

bien au contraire, rappelle M^{me} Morin. Cela implique toutefois qu'on se doit d'aider les gens qui en souffrent en adaptant pour eux les contextes d'apprentissage ou de vie afin d'assurer leur épanouissement. »

Pour sa 41^e édition, le congrès de l'Institut TA rassemblera plus de 70 conférenciers d'ici et d'ailleurs et devrait attirer plus de 1500 participants. L'événement se déroulera du 6 au 8 avril prochains à l'hôtel Westin à Montréal. Grande nouveauté cette année : quelques conférences seront livrées en anglais et en français.

Très étoffé, le programme a pour thème « Comprendre et accompagner l'apprenant ». « Ce sont les deux facettes des défis posés par les troubles d'apprentissage », explique Marie-France Morin. L'un ne va pas sans l'autre : pour bien soutenir les apprenants ayant des troubles d'apprentissage, que ce soit des enfants, des adolescents ou des adultes, on ne peut se passer des connaissances de la recherche scientifique. Les nouvelles données améliorent notre compréhension et nous permettent d'adopter de meilleures pratiques sur le terrain. »

Regards croisés

Les choix de conférences illustrent bien le thème du congrès. Certaines s'attarderont à la compréhension des apprenants — sur les plans cognitif, affectif, moteur, perceptif, langagier, etc. — alors que d'autres présenteront les méthodes d'accompagnement qui ont fait leurs preuves en milieu scolaire et extrascolaire, comme l'insertion professionnelle.

« Le congrès vise à rapprocher le milieu de la

recherche et les praticiens. On participe ainsi activement à la mise à jour des connaissances professionnelles des intervenants », fait remarquer Marie-France Morin.

La palette de sujets à traiter est vaste. On parlera d'orthographe, de lecture, d'écriture, de persévérance, de gestion du stress, du plaisir d'apprendre, de trucs pour dépister les problèmes visuels, de nouvelles technologies, du lien d'attachement, du passage à la vie adulte, de décrochage... Tout cela en s'arrêtant aux différentes formes de troubles d'apprentissage : TDAH, trouble du spectre de l'autisme, troubles « dys » (dyslexie, dyspraxie, dyscalculie et dysorthographe), etc.

Des chercheurs de renom d'ici seront présents, à commencer par Nadia Rousseau, professeure à l'Université du Québec à Trois-Rivières, et Brigitte Stanké, professeure à l'Université de Montréal, qui participeront à une table ronde sur la dyslexie-dysorthographe chez les jeunes adultes universitaires. Monique Brodeur, doyenne de la Faculté des sciences de l'éducation de l'UQAM, discutera de la formation des orthopédagogues. Anne Lessard, professeure à l'Université de Sherbrooke, présentera une démarche qui consiste à accompagner les enseignants afin d'améliorer la réussite des élèves. Marie-France Morin et sa collègue Nathalie Prévost, professeure à l'UQAM, dévoileront pour leur part un portrait des pratiques enseignantes en maternelle au Québec visant à favoriser l'apprentissage des lettres.

Les invités internationaux ne sont pas en reste. Le congrès accueillera notamment la

pédiatre Catherine Dolto, fille de la très connue psychanalyste française Françoise Dolto, qui initiera les participants à l'haptonomie, c'est-à-dire la science de l'affectivité. Laurence Vaire-Douret, professeure et neuropsychologue, décortiquera les fonctions neuro-psychomotrices dans le dépistage des troubles de l'écriture chez l'enfant. Et Florence Bara, maître de conférence en psychologie cognitive, dissertera sur l'approche multisensorielle pour prévenir les difficultés dans l'apprentissage de la lecture et de l'écriture et y remédier.

Optimisme et créativité

À l'heure où les services spécialisés passent au tordeur des coupes budgétaires, Marie-France Morin estime que la tenue d'un 41^e congrès sur les troubles d'apprentissage envoie un « message clair ». « Les troubles d'apprentissage sont une réalité importante à prendre en compte et les apprenants méritent qu'on les soutienne de manière rigoureuse et professionnelle », déclare-t-elle.

Cela dit, malgré l'austérité, la plupart des intervenants tiennent le coup, affirme-t-elle. « Dans le cadre de mes recherches, je visite souvent des écoles et je vois des enseignants optimistes qui accompagnent de façon phénoménale les enfants, les ados et les adultes ayant des troubles d'apprentissage. Il faut faire confiance à leur créativité et à leur bienveillance. »

Collaboratrice
Le Devoir

ÉDUCATION

« Attention aux mirages des neurosciences »

Les neurosciences devraient nous permettre de voir ce qui ne va pas chez les personnes atteintes de troubles d'apprentissage. Cependant, nous dit un spécialiste, on pourrait commettre une grave erreur en comptant trop sur elles.

CLAUDE LAFLEUR

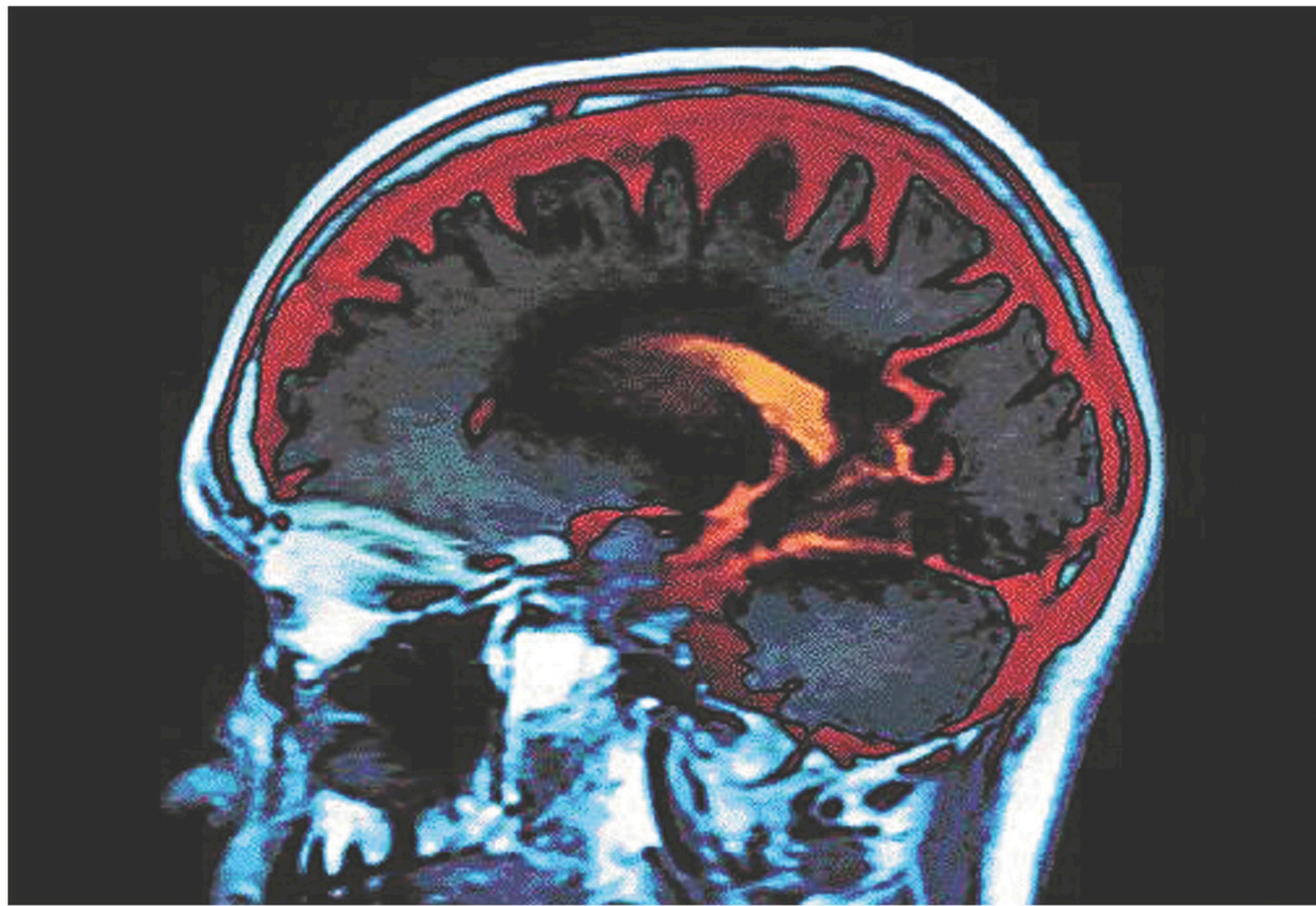
Parce qu'elles offrent une vue imprenable sur le fonctionnement du cerveau, les neurosciences permettront de prodigieuses avancées scientifiques. Comme le constate Julien Mercier, « on parle de neuro-marketing, de neuro-cci et de neuro-cela... On accole le terme "neuro" à à peu près n'importe quoi! » Les neurosciences sont à n'en point douter « à la mode », déplore justement ce chercheur en sciences cognitives, également directeur du NeuroLab de l'UQAM. « Mon rôle comme chercheur, c'est de voir ce qui est justifié dans cette tendance, tout en demeurant très rigoureux », précise-t-il.

Dans le cadre du 41^e congrès de l'Institut des troubles d'apprentissage, Line Laplante, Mélanie Bédard et lui organisent la conférence « Neurosciences éducationnelles. Cognition, cerveau et troubles d'apprentissage ».

« La raison d'être de ce symposium est de faire ressortir les meilleures interventions en ce qui concerne les troubles d'apprentissage », résume le P^r Mercier. Il déplore du coup qu'on puisse considérer que les neurosciences en viendront à résoudre « tous les problèmes ».

Or, si les troubles d'apprentissage ont par définition une origine neurologique, des recherches en biologie, en médecine, en psychologie, etc., font tout aussi bien progresser le domaine alors que les neurosciences promettent de nous faire faire des bonds de géant dans nos connaissances sur les processus d'apprentissage.

« Il y a une mode actuellement: le grand public, les médias, les chercheurs et même les intervenants qui œuvrent auprès de ceux et celles qui ont des troubles d'apprentissage accordent trop d'importance à tout ce qu'on



ARCHIVES LE DEVOIR

« Les neurosciences vont certes faire progresser nos connaissances concernant les troubles d'apprentissage, mais on n'en est pas encore là », déclare Julien Mercier, chercheur en sciences cognitives et directeur du NeuroLab de l'UQAM.

fait dire aux neurosciences », regrette Julien Mercier.

Comment apprend-on ?

« C'est là la question de ma vie ! lance en riant ce professeur au Département d'éducation et formation spécialisées de l'UQAM. Je m'intéresse à la manière dont les gens apprennent. »

On se doute bien, poursuit-il, que des facteurs autant cognitifs qu'affectifs jouent un rôle dans l'apprentissage. « Et c'est cet aspect que je cherche à étudier plus finement: comment les émotions et certains aspects de la cognition interagissent lors d'une tâche d'apprentissage. »

Ainsi, l'une des méthodes qu'emploient les chercheurs consiste à questionner un sujet d'expérience sur ce qu'il ressent au moment où il est en train d'apprendre. « Mais cela

dérange l'apprenant lorsqu'on l'interrompt durant une tâche d'apprentissage pour lui faire remplir un questionnaire », dit-il.

Par contre, grâce aux appareils d'imagerie cérébrale, on peut désormais observer le fonctionnement du cerveau

« Il s'agit pour nous de cerner comment l'apprenant fonctionne tant affectivement que cognitivement, au moment même où les choses se passent »

pendant que quelqu'un est en train d'apprendre. « Il s'agit pour nous de cerner comment l'apprenant fonctionne tant affectivement que cognitivement, au moment même où les choses se passent », explique le chercheur.

Pour ce faire, Julien Mercier

dispose de l'un des laboratoires les mieux équipés au monde: le NeuroLab. « On a des électroencéphalographes, des systèmes de suivi oculaire et quantité d'autres équipements sophistiqués, dit-il avec fierté. Il s'agit d'équipements uniques au monde et je suis si heureux d'avoir constitué une belle équipe interdisciplinaire. »

Les équipements du NeuroLab permettent donc d'observer à chaque instant comment l'apprenant se comporte, et ainsi de réaliser une foule d'expériences. Par exemple, dans le cas d'un jeu vidéo permettant d'apprendre des notions très complexes de physique, les chercheurs observent comment

l'apprenant fonctionne sur une période de deux ou trois heures, alors qu'il est en apprentissage. « On peut par la suite dire: "Voici ce qui a fait que cette personne a appris ou non", et ce, de manière très fine », résume le chercheur.

D'ordinaire, dans le cas d'un programme éducatif par exemple, celui-ci se déroule sur des semaines, des mois, voire une année. « Cela ne nous permet pas de déterminer comment ce programme donne de bons résultats, indique M. Mercier. Mais moi, je peux observer précisément, minute par minute, quand l'apprentissage se fait. »

Il faudra être très patients!

Par contre, enchaîne le chercheur en sciences cognitives, il ne faut pas non plus re-

jeter les autres méthodes d'étude et de mise au point de programmes d'apprentissage. Ainsi, dit-il, les meilleures façons d'aider les personnes atteintes de troubles d'apprentissage proviennent de plusieurs sources, parfois des neurosciences, mais également des recherches sur le comportement et sur les performances des élèves à l'école.

Par conséquent, Julien Mercier redoute non seulement qu'on ait trop d'attentes envers ce que pourraient apporter les neurosciences, mais également qu'on balaie en même temps les autres approches qui ont pourtant fait leurs preuves.

« Comme chercheur, j'incite les praticiens à ne pas mettre de côté les interventions qui sont les meilleures, même si elles ne sont pas appuyées par des données d'imagerie cérébrale. »

Dans le cadre du symposium présenté au congrès de l'Institut des troubles d'apprentissage, une série de chercheurs présenteront comment les neurosciences et l'éducation peuvent avancer ensemble. Ils leveront également le voile sur certaines exagérations ou attentes irréalistes qu'on peut avoir envers les neurosciences, tout en évoquant ce qui est plausible et intéressant de faire. « On fera en outre un état des lieux dans différents domaines, par exemple au sujet de la dyslexie et de l'apprentissage de la lecture et de l'écriture », précise-t-il.

« Il nous faut recalibrer les attentes, poursuit le P^r Mercier, notamment auprès du grand public et des intervenants, sur ce que les neurosciences éducationnelles peuvent nous apporter à ce moment-ci. »

Il estime en fait que la première chose à attendre des neurosciences éducationnelles, c'est justement qu'il nous faudra être patients et « attendre tout court »! « Les neurosciences vont certes faire progresser nos connaissances concernant les troubles d'apprentissage, mais on n'en est pas encore là », déclare le chercheur.

Collaborateur
Le Devoir

HAPTONOMIE

La sécurité affective pour lutter contre les troubles d'apprentissage

Il y a plusieurs façons d'accompagner un enfant afin de lui éviter des troubles d'apprentissage. En France, Catherine Dolto a repris le flambeau du psychothérapeute Frans Veldman, qui en 1945 inventa le concept d'haptonomie. Ou comment le développement d'une relation affective entre les parents et l'enfant, dès la grossesse, peut influencer sur la confiance de ce dernier et ainsi prévenir bien des problèmes à l'école.

PROPOS RECUEILLIS
PAR HÉLÈNE ROULOT-GANZMANN

Comment définissez-vous l'haptonomie ?

C'est la science de l'affectivité. Elle distingue dans l'appareil psychique tout ce qui a trait aux émotions, aux sensations, aux perceptions, aux sentiments pour les réunir dans un tout, que nous appelons l'affectif. Le concept a été créé par le psychothérapeute Frans Veldman après la Seconde Guerre mondiale. Il a compris comment cet affectif est relié au système nerveux et aux muscles et donc comment on peut s'en servir pour mieux soigner et mieux éduquer. C'est l'affectif qui relie le corps et l'esprit. Or, ces deux entités ne doivent pas être séparées. L'haptonomie permet d'aborder les humains comme des êtres affectivo-somato-psychiques. Et de se préoccuper de toutes ces dimensions.

Quand faudrait-il consulter en haptonomie ?

On peut utiliser l'haptonomie pour tout ce qui a trait à l'éducation et aux soins au sens le plus large du terme. En fait, tous les personnels de santé ou les enseignants pourraient donner une inflexion haptonomique à leur pratique. Ses grandes applications sont l'accompagnement de la grossesse et de la première année de la vie, ou encore l'haptopsychothérapie pour les enfants, les adolescents et les adultes.

Parlons plus précisément de l'accompagnement de la grossesse puisque ce sera le thème de votre atelier à Montréal le mois prochain...

Dans ce cas précis, il s'agit de faire découvrir aux parents que, très tôt, ils peuvent être en relation avec leur enfant. En haptonomie, on organise cette relation. Ça va bien plus loin que la simple fait de poser sa main sur le ventre de la mère. Dès qu'une femme est en contact interne avec l'enfant, toutes les cellules de son corps changent. L'utérus devient plus souple, plus

moelleux. Une femme, de l'intérieur, même sans mettre sa main, peut prendre contact avec son enfant et l'inviter à se déplacer *in utero*.

Vous comprenez que ce soit assez difficile à appréhender...

Bien sûr! Tant qu'on ne l'a pas expérimenté, personne ne peut l'envisager. C'est difficile d'admettre que l'on puisse prendre une femme enceinte, lui faire découvrir qu'elle peut être en contact avec son enfant et qu'à partir de là tout change pour elle et son enfant. Or, c'est ce qui se passe. L'enfant se manifeste d'une certaine façon.

Et le père, dans cette relation ?

Il est très important parce que l'enfant *in utero* perçoit tout ce qui est autour de sa mère. Il perçoit donc son père lorsqu'il s'approche de la mère. Le père est celui qui aide la mère et l'enfant à rester ensemble et à développer cette relation privilégiée. C'est celui qui montre à l'enfant qu'il y a un espace extérieur. Celui grâce à qui l'enfant comprend le monde de la discontinuité. Il s'en va, revient. Sa voix s'éloigne et revient, alors que la mère est toujours là. L'haptonomie leur permet de découvrir qu'ils sont une triade très puissante affectivement. Qu'ils sont la plus grande équipe qui soit pour l'accouchement.

Parce que l'accouchement est une épreuve que l'enfant redoute ?

Je n'ai pas dit ça. Cette triade est très importante, car chacun joue son rôle. L'enfant cherche son chemin activement, et plus il a été rencontré affectivement, plus il est actif. La mère le guide. Et le père, il aide la mère et l'enfant à rester ensemble, même s'il y a de la douleur. C'est celui qui dit à l'enfant: « Viens, je t'attends dehors. » Je ne crois pas que les enfants soient inquiets pour leur naissance. C'est une épreuve, certes. Mais ce n'est pas forcément traumatique. Et plus la triade est puissante, moins ça l'est.

Concernant la première année de vie de l'enfant, comment se poursuit l'accompagnement haptonomique ?

Un enfant qui a été habitué à se manifester *in utero* a une autre dynamique. Si on le porte comme on porte habituellement un enfant, c'est-à-dire comme un paquet que l'on prend sous le bras et que l'on dépose, il va en souffrir, être frustré. Ce sont des enfants



ISTOCK

Selon, Catherine Dolto, les bébés accompagnés ont un autre développement. Ils ont un autre tonus. Ils sont plus présents, plus éveillés, plus calmes.

qui ont une grande sécurité en eux, mais en même temps une grande attente. On apprend aux parents à les porter de manière à ce qu'ils aient toujours le sentiment que ce sont eux qui se lèvent, se couchent, se tournent, même lorsqu'ils sont tout bébés. Les enfants suivis en haptonomie tiennent très tôt leur tête par exemple. Ils naissent avec un grand tonus.

Quel est le but au final? Développer l'estime de soi de l'enfant ?

Développer sa sécurité affective, ce qui est le plus grand trésor qu'on peut lui léguer. Mais c'est surtout, maintenant, avec tout ce que l'on sait sur la plasticité neuronale, lui donner l'opportunité de développer beaucoup de choses.

Les bébés accompagnés ont un autre développement. Ils ont un autre tonus. Ils sont plus présents, plus éveillés, plus calmes.

Et donc mieux préparés à être de futurs apprenants, à vous entendre...

Je crois que oui. Il n'est pas prouvé que les enfants accompagnés en haptonomie ont moins de troubles d'apprentissage, mais ce serait logique. Parce qu'ils ont une grande confiance en eux, en leurs capacités, en leur entourage. Parce qu'ils ont un appétit de vivre et d'apprendre. Qu'ils sont très curieux du monde qui les entoure.

Collaboratrice
Le Devoir

ÉDUCATION

RÉPONSE À L'INTERVENTION

Une nouvelle approche des difficultés d'apprentissage

PIERRE VALLÉE

Les difficultés d'apprentissage, en particulier celles liées à l'apprentissage de la langue maternelle, sont bien réelles, comme en témoigne le fait qu'une personne sur cinq, au Québec, mais aussi ailleurs en Occident, a toujours, une fois adulte, d'importantes carences en littérature.

Plusieurs approches pédagogiques ont déjà été mises en place, essentiellement auprès d'élèves en difficulté d'apprentissage au niveau primaire, pour chercher à corriger cette situation. Récemment, une nouvelle approche pédagogique a vu le jour qui est bénéfique non seulement aux élèves en difficulté, mais aussi à toute la classe. Il s'agit de la réponse à l'intervention (RAI) ou, comme on dit en anglais, *Response to Intervention*, puisque cette démarche est plus répandue aux États-Unis qu'ailleurs dans le monde.

« Si la RAI est plus connue et plus utilisée aux États-Unis, c'est qu'elle est originaire, explique Robert Savage, professeur à la Faculté d'éducation de l'Université McGill. Cela n'est pas surprenant puisque présentement la grande majorité de la recherche en éducation, en particulier tout ce qui touche aux processus d'apprentissage de la lecture, nous provient de chercheurs américains. Les États-Unis sont devenus à cet égard un modèle international. D'ailleurs, Robert Savage pré-

sidera une conférence en anglais sur la RAI lors du prochain congrès de l'Institut des troubles d'apprentissage.

D'abord, détecter

Toute approche pédagogique visant le soutien des élèves en difficulté d'apprentissage doit débuter par la mise en place d'un système de dépistage, et la RAI ne diffère pas. Mais elle s'éloigne des systèmes de dépistage en place. Règle générale, un des principaux baromètres d'une difficulté d'apprentissage est la comparaison entre le QI de l'élève et ses résultats. Un élève présumé avoir un certain niveau d'intelligence devrait obtenir tel résultat, et s'il ne l'obtient pas, il y a alors difficulté. Le système de dépistage de la RAI ne fonctionne pas ainsi. « Oui, le QI est un facteur dont la RAI tient compte, mais elle tient compte aussi d'autres facteurs qui pourraient influencer à la baisse les résultats de l'élève. Mais ce qui est surtout particulier avec la RAI, c'est qu'au lieu de penser que le cerveau de l'enfant est responsable, parce qu'il ne fonctionne pas comme il le devrait, elle s'intéresse aussi à l'expérience éducative de l'élève. Est-ce que cet enfant a connu jusqu'à ce jour une expérience éducative positive? Et c'est souvent là que le bât blesse. »

Ensuite, soutenir

La RAI propose trois niveaux d'intervention. Le premier niveau est la responsabilité de l'enseignant, se déroule en classe normale et implique



« Selon les données dont nous disposons, tout indique que 80% des élèves tireront un bénéfice du premier niveau d'intervention, que 15% des élèves auront besoin du deuxième niveau d'intervention et que seulement 5% des élèves se rendront au troisième niveau d'intervention », assure Robert Savage, professeur à la Faculté d'éducation de l'Université McGill.

tous les élèves. C'est aussi à ce niveau que l'on procède au dépistage, qui doit se faire le plus tôt possible, donc dès les premiers mois de la première année du primaire. « Le dépistage n'est pas un processus formel, qui implique l'administration de tests laborieux, mais plutôt une approche quotidienne de quelques minutes par jour par élève. Par exemple, si un élève éprouve un problème avec un mot, l'enseignant vérifie quelques jours plus tard si c'est toujours le cas. » Ainsi, au fil des jours, l'enseignant arrive à déceler les élèves qui nécessiteront un soutien.

Le soutien prévu au premier niveau d'intervention s'applique à toute la classe et ne vise pas uniquement les élèves en difficulté. « Cette approche tend à répondre à tous les besoins de l'ensemble des élèves en créant en classe la meilleure ex-

périence éducative possible. Et pour y arriver, l'enseignant doit s'appuyer sur les meilleures méthodes pédagogiques disponibles. Pour cela, il faut outiller les enseignants, non seulement lors de leur formation, mais tout au long de leur carrière, en leur rendant accessibles toutes les avancées de la recherche et de la science à ce sujet. »

Le deuxième niveau d'intervention est plus pointu et nécessite souvent de diviser la classe en plus petits groupes de travail, ce qui permet une intervention plus ciblée et plus personnalisée. C'est aussi à ce niveau d'intervention qu'entrent en scène les professionnels de l'éducation. Le troisième niveau d'intervention concerne des rencontres individuelles, entre l'élève et un professionnel de l'éducation. De plus, tout au long de la démarche de la

RAI, un *monitoring* permet de rajuster à la hausse ou à la baisse le niveau d'intervention. Et même si l'enseignant est au cœur de la RAI, cela ne peut pas fonctionner sans le soutien de l'équipe-école.

Application au Québec

La RAI est aujourd'hui surtout appliquée dans des écoles aux États-Unis. « Il y a maintenant une présence de la RAI en Australie et un peu au Canada anglais, dont notamment le Nouveau-Brunswick et Toronto. Pour le moment, la RAI est une pratique que l'on retrouve surtout dans le système scolaire anglo-saxon. » Est-elle applicable au Québec? « Pourquoi pas? Même si cette approche se base présentement sur l'enseignement de l'anglais comme langue maternelle, je ne vois pas pourquoi cela ne serait pas possible de le faire en

français. Évidemment, il faudrait l'adapter, mais je ne crois pas que, même en anglais, l'on doive importer uniquement le modèle américain. Il faut adapter la RAI au contexte qui nous est propre. »

Mais cela fonctionne-t-il? « Selon les données dont nous disposons, tout indique que 80% des élèves tireront un bénéfice du premier niveau d'intervention, que 15% des élèves auront besoin du deuxième niveau d'intervention et que seulement 5% des élèves se rendront au troisième niveau d'intervention. Ces chiffres nous indiquent que la RAI arrive non seulement à dépister et bien encadrer et soutenir les élèves en difficulté, mais qu'elle procure aussi des avantages à l'ensemble des élèves. »

Collaborateur
Le Devoir

ENSEIGNEMENT

Il faut mettre en place des mesures de prévention

Les élèves handicapés ou en difficulté d'adaptation ou d'apprentissage (EHDA) sont devenus si nombreux dans les écoles, cégeps et universités qu'on tente de nouvelles façons de maximiser les chances de réussite de tous. C'est avec cette toile de fond que se déroule le congrès de l'Institut des troubles d'apprentissage (ITA) sur le thème « Comprendre et accompagner l'apprenant ».

MARTINE LETARTE

Dans les écoles québécoises, on montre encore beaucoup aux élèves à lire en travaillant la compréhension des phrases. L'apprentissage du code alphabétique et de la correspondance entre les lettres et les sons n'a pas particulièrement la cote dans le programme. Or, lorsqu'on regarde les études scientifiques, cette approche ne tient pas la route.

« Il est important que, dès quatre ans, les enfants puissent apprendre le code alphabétique »

« La maîtrise du code est essentielle à la réussite et on réalise que, dans les milieux favorisés, plusieurs élèves arrivent à l'école en sachant déjà leur alphabet, mais c'est moins le cas dans les milieux défavorisés », explique Monique Brodeur, doyenne de la Faculté des sciences de l'éducation à l'Université du Québec à Montréal (UQAM).

Rien pour favoriser la réussite de tous les apprenants. Elle est convaincue que l'ajustement du programme est nécessaire.

« Il est important que, dès quatre ans, les enfants puissent apprendre le code alphabétique, peu importe l'école qu'ils fréquentent et qui est leur enseignant, dit-elle. En ce moment, il y a beaucoup de différences dans ce qu'on enseigne. »

Prévention

Avant d'envisager des mesures individuelles lourdes et coûteuses pour les EHDA, Monique Brodeur, également orthopédagogue, est convaincue qu'on doit d'abord mettre en place ce genre de stratégies préventives pour tous les élèves.

« En aménageant des conditions favorables à la prévention basées sur ce que nous disent les résultats de la recherche scientifique, on favorise la réussite de l'ensemble des élèves, dit-elle. On répond en grande partie aux besoins de plusieurs, y compris ceux en difficulté d'apprentissage. C'est



CLÉMENT ALLARD LE DEVOIR

« La maîtrise du code [alphabétique] est essentielle à la réussite et on réalise que, dans les milieux favorisés, plusieurs élèves arrivent à l'école en sachant déjà leur alphabet, mais c'est moins le cas dans les milieux défavorisés », explique Monique Brodeur, doyenne de la Faculté des sciences de l'éducation à l'Université du Québec à Montréal (UQAM).

comme le port de la ceinture de sécurité en voiture: ça ne prévient pas tous les problèmes, mais tout de même plusieurs, et tous y gagnent. »

Une fois ces mesures mises en place pour tous, on peut se concentrer sur les élèves avec des besoins supplémentaires.

« Pour eux, on peut développer des mesures individuelles et on a plus de temps et d'énergie pour répondre de façon adéquate et adaptée à leurs besoins puisqu'on ne croule plus sous le poids des demandes d'accompagnement individuel », affirme Monique Brodeur.

Par contre, mettre en place des mesures de prévention demande des efforts.

« C'est essentiel qu'il y ait un grand travail de

collaboration entre les enseignants ou régulier et en adaptation scolaire et les orthopédagogues, indique Monique Brodeur. Ces efforts sont toutefois largement récompensés parce que appliquer les connaissances scientifiques amène des résultats et les enseignants voient l'impact dans leur classe. C'est très motivant. »

Pour appliquer les résultats de la recherche en classe, encore faut-il avoir accès facilement à ces informations. Et y être sensibilisé lors de sa formation initiale.

« On parle de plus en plus de recherche dans le baccalauréat en enseignement de quatre ans, mais on pourrait faire mieux, par exemple en ajoutant une maîtrise professionnelle à la forma-

Qui est l'orthopédagogue ?

Spécialiste des difficultés d'apprentissage de la lecture, de l'écriture et des mathématiques, c'est vers l'orthopédagogue que les enseignants doivent se tourner lorsqu'un élève a besoin de mesures individuelles. Or, après la disparition du baccalauréat dans le domaine au début des années 2000 dans la foulée de la création des baccalauréats en enseignement de quatre ans, il n'y avait plus de formation offerte en orthopédagogie au Québec. « On ne savait même plus tellement ce qu'était l'orthopédagogie », affirme Monique Brodeur, doyenne de la Faculté des sciences de l'éducation à l'Université du Québec à Montréal (UQAM). Pourtant, les établissements scolaires continuaient d'avoir des postes d'orthopédagogues à pourvoir. Un comité interuniversitaire s'était donc formé pour créer un référentiel de compétences pour une maîtrise professionnelle en orthopédagogie. Ce sera le thème de la conférence de Monique Brodeur au congrès de l'ITA. « Le référentiel est l'objet d'un large consensus de la part des universités, dit-elle. Certaines ont créé leur programme de maîtrise, d'autres l'ajustent ou sont encore en train de le développer. » Par exemple, l'UQAM offre la maîtrise professionnelle en orthopédagogie depuis 2010. Alors que les universités travaillent à offrir une formation adéquate, le milieu du travail n'est pas obligé de recourir à des orthopédagogues diplômés de la maîtrise. Afin de s'assurer que les postes d'orthopédagogues sont toujours occupés par des gens dûment qualifiés de façon à protéger le public, l'Association des orthopédagogues du Québec demande depuis plusieurs années la création d'un ordre professionnel.

tion des maîtres », indique M^{me} Brodeur.

Puis la recherche scientifique, par définition, est toujours en évolution. Vers qui les enseignants se tournent-ils lorsqu'ils veulent accéder aux plus récents résultats de recherche sur un enjeu en particulier?

« Ce n'est pas évident en ce moment, affirme Monique Brodeur. Nous avons besoin d'un institut national en éducation comme il y en a en santé. Il y a énormément d'information disponible et on ne peut pas recenser l'information localement, c'est trop exigeant. »

Collaboratrice
Le Devoir

ÉDUCATION

MONDE DU TRAVAIL

Abattre la barrière de l'ignorance

Les troubles d'apprentissage suscitent encore une sorte de climat de prudence au sein des entreprises et sur le marché du travail. Il reste à bien les documenter et à transmettre l'information requise à leur sujet pour dissiper la méfiance qui les entoure. Le président et chef de la direction de la Chambre de commerce du Montréal métropolitain (CCMM), Michel Leblanc, aborde ce dossier de front.

RÉGINALD HARVEY

L'Institut des troubles d'apprentissage (Institut TA) a choisi comme thème de son 41^e congrès « Comprendre et accompagner l'apprenant », ce qui incite M. Leblanc à signaler au passage « l'existence d'une problématique plus large qui couvre les individus depuis l'enfance, particulièrement sur le plan du milieu scolaire ». Mais il aborde plus en détail celle-ci à titre de président de la Chambre et de personne impliquée dans cette cause: « Je retiens beaucoup ce qui se passe sur le marché du travail. »

« À ce moment-là, je crois que la priorité pour les PME, c'est de développer du matériel pour expliquer ce que sont ces troubles chez les personnes »

Il développe sur le sujet à partir de cette prémisse: « Le "comprendre" du thème, dans mon esprit, c'est de faire en sorte que, dans les entreprises, entre autres sur le plan des ressources humaines mais aussi plus largement à l'intérieur de celles-ci, on comprenne quelles sont les implications d'un trouble d'apprentissage. La compréhension démystifie et aide les gens à détecter quelles sont les situations où un individu éprouve des difficultés à remplir son rôle. En même temps, elle sert à montrer toutes les autres situations où la même personne arrive à accomplir son travail parfaitement et même de façon exceptionnelle. »

Pour ce qui est « d'accompagner l'apprenant », il exprime ce point de vue: « Pour y arriver, il y a des choses que l'entreprise, l'organisation, l'équipe ou le patron peuvent faire pour faciliter la vie au travail des individus qui souffrent d'un trouble d'apprentissage. Il existe des mécanismes et des ajustements légers qui peuvent grandement les aider à livrer des prestations très correctes. »

Un point de vue éclairé

Le milieu des affaires considère-t-il dans l'ensemble, en 2016, ces troubles comme un véritable enjeu de société, est-ce qu'il s'est produit une évolution dans ce sens-là? Michel Leblanc se montre réaliste: « J'ai l'impression que l'évolution est à venir; je ne crois pas qu'elle se soit produite dans les organisations. »

Il illustre ces propos: « Il est clair que des personnes qui sont dyslexiques ou qui ont des troubles de concentration vont avoir tendance à le cacher; elles ne sont pas certaines que, au sein des entreprises, les gens des ressources humaines ou qui sélectionnent des candidats en vue de l'occupation d'un nouveau poste savent évaluer correctement la nature des enjeux et déterminer si elles peuvent occuper le poste. »

Une certaine prudence est de mise « parce que



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Selon le président et chef de la direction de la Chambre de commerce du Montréal métropolitain (CCMM), Michel Leblanc, une certaine ignorance continue de prévaloir en milieu de travail, ce qui engendre « des réflexes de prudence ».

dans les organisations on ne sait pas encore comment traiter ces troubles. Dans les très grandes entreprises, je crois que les départements des ressources humaines sont mieux équipés et qu'il y a là des endroits où on s'ajuste davantage à ceux-ci. »

Une prise de conscience nécessaire et utile

Les administrations publiques et les entreprises se sont attelées avec succès à éliminer des écueils pour les gens souffrant d'un handicap physique: « Il en va autrement pour les troubles d'apprentissage ou de santé mentale, qui sont moins visibles. » Il sert cette mise en garde: « On est entrés dans la phase où on se pose des questions. On sait que les élèves doivent être mieux entourés et appuyés à l'école et on reconnaît qu'il doit y avoir des suivis à l'adolescence, car les jeunes de cet âge sont susceptibles de décrocher; ils font face au danger de passer à travers des étapes où il n'y aura plus d'accompagnement et où ils seront laissés à eux-mêmes une fois devenus adultes. »

La société « est collectivement en train de bien comprendre qu'il y a un coût entraîné par le décrochage: d'abord, ces gens-là peuvent devenir des itinérants ou des individus qui ont de la difficulté à bien gagner leur vie ». Il y a aussi le

fait que le Québec se dirige vers une pénurie de main-d'œuvre à laquelle il fait déjà face en partie: « À ce sujet, j'aime bien utiliser cette phrase: on ne doit gaspiller aucun talent. On ne doit pas faire en sorte que les individus qui pourraient contribuer à occuper des emplois soient laissés pour compte parce qu'on ne reconnaît pas leurs compétences, tout simplement en raison d'enjeux sur le plan des troubles d'apprentissage. »

Le continuum et la documentation

Michel Leblanc croit qu'il importe de poursuivre le travail pour lever les obstacles: « Au début, on doit mettre l'accent sur la détection. Ensuite, au primaire et au secondaire, l'accompagnement doit se manifester en étant très attentif à tout ce qui renforce l'estime de soi de ces individus-là; ils vont faire des apprentissages plus tard que les autres, ils vont éprouver des difficultés en plus grand nombre, mais cette estime doit demeurer forte durant ce temps. »

Une fois que surviendra la transition vers le milieu du travail, il prône cette démarche: « À ce moment-là, je crois que la priorité pour les PME, c'est de développer du matériel pour expliquer ce que sont ces troubles chez les personnes. » Ainsi outillées, elles seraient en mesure d'accueillir avec plus de

discernement un candidat qui reconnaît ouvertement être affecté d'un tel trouble, tout en tenant compte des réalités et des contraintes de l'emploi.

Il importe de mieux documenter toute cette problématique: « Les gens des ressources humaines pourraient progressivement être mieux outillés. Dans une quinzaine ou une vingtaine d'années, les organisations pourraient avoir complètement démystifié celle-ci. »

Il lui apparaît que « le temps est long pour changer les attitudes et les aptitudes dans les entreprises. Au cours des prochaines années, on doit donc développer des outils de communication pour en arriver à une conscientisation et à une sensibilisation ». Et il faudra ensuite compter sur plus de temps pour parvenir à un changement des comportements et des attitudes du personnel des ressources humaines.

À son avis, une certaine ignorance continue de prévaloir, ce qui engendre « des réflexes de prudence ». Il souscrit à l'idée de mieux informer pour être en mesure de bien comprendre et de mieux accepter de tels troubles dans les milieux de travail.

Collaborateur
Le Devoir

Le monde est pluriel, les troubles d'apprentissage aussi

Alors qu'on en est encore à mettre la dernière main aux préparatifs du 41^e congrès annuel de l'Institut des troubles d'apprentissage, Brigitte Stanké se prépare déjà à assurer la présidence d'honneur de la 42^e rencontre, prévue du 22 au 25 mars 2017, dont le thème sera « Les troubles d'apprentissage et leurs défis à l'ère d'aujourd'hui ».

MARIE-HÉLÈNE ALARIE

Brigitte Stanké est orthophoniste Ph. D., M.O.A. et professeure à l'Université de Montréal. Elle a obtenu un doctorat et une maîtrise en orthophonie et audiologie à l'Université de Montréal. Elle travaille avec des jeunes qui présentent des troubles d'apprentissage du langage écrit. Elle anime des ateliers de formation qui portent sur le dépistage des troubles d'apprentissage, la dyslexie-dysorthographe et la dyscalculie. Ces ateliers s'adressent aux professionnels ainsi qu'aux parents. « C'est tout un honneur pour moi de présider le congrès de l'an prochain », lance Brigitte Stanké.



Brigitte Stanké

sées par la problématique des enfants, adolescents et adultes ayant des troubles d'apprentissage. On cherche des auteurs prêts à proposer des ateliers de formation, des conférences ou des présentations de recherche. C'est le comité scientifique du congrès qui étudiera les propositions, et la décision finale de retenir ou non une communication reviendra au comité organisateur du congrès.

Plusieurs points devraient être abordés lors de ce congrès. On n'a qu'à penser à la prévention des difficultés d'apprentissage et à l'importance du dépistage, de l'intervention préventive, aux populations à risque élevé et aux procédures d'évaluation et d'instrumentation. On pourra aussi se pencher sur l'intervention rééducative, sur la gestion des différences, sur les indicateurs neurologiques des troubles d'apprentissage ainsi que des autres troubles associés aux troubles d'apprentissage. Et le sujet le plus important, selon la présidente, celui qui tient à cœur à Brigitte Stanké, les troubles d'apprentissage dans un



MICHAËL MONNIER LE DEVOIR

La chercheuse déplore que le dépistage des élèves à risque ne soit pas encore généralisé au Québec.

contexte de multilinguisme et de multiculturalisme.

L'importance du dépistage précoce

Dans le domaine des troubles d'apprentissage, les défis sont énormes et ce n'est pas anecdotique si le thème du congrès de 2017 est « Les troubles d'apprentissage et leurs défis à l'ère d'au-

jourd'hui ». Aujourd'hui, ce sont plus de 800 000 enfants et adultes au Québec qui présentent un trouble d'apprentissage. Il est important de bien traiter ces troubles, mais il est aussi essentiel de les dépister efficacement. Le contexte de multilinguisme et de multiculturalisme que nous vivons au Québec rend ce dépistage complexe. Sou-

vent, les intervenants ne sont formés que pour traiter des cas provenant de milieux unilingues, qu'ils soient francophones ou anglophones. Mais ce que ces intervenants pourront apprendre au congrès, c'est que peut importe la langue, les tests seront toujours les mêmes. On peut les adapter à tous les milieux.

Pour Brigitte Stanké, l'importance du dépistage précoce n'est plus à démontrer: « Les études le prouvent, il est possible aujourd'hui d'arriver à dépister efficacement de façon précoce les élèves à risque de présenter des difficultés d'apprentissage du langage écrit, grâce à un dépistage effectué dès la maternelle, dans tous les milieux et avec des tests que nous possédons déjà. » Ce que la chercheuse déplore toutefois, c'est qu'au Québec un tel dépistage n'est pas encore généralisé alors qu'un pays comme la France a depuis longtemps entrepris de tels dépistages faits par des médecins ou des intervenants scolaires.

Brigitte Stanké revient avec l'exemple de la conscience phonologique, qui est présente quelle que soit la langue maternelle de l'enfant. Des tests de dépistage d'un problème de cette conscience phonologique seront donc toujours les mêmes. La conscience phonologique, c'est cette habileté que nous possédons à identifier des unités sonores qui composent les mots et à les manipuler.

Les troubles d'apprentissage sont complexes et nombreux, mais grâce à l'avancement de la recherche, les intervenants possèdent de plus en plus d'outils pour répondre adéquatement aux défis que pose le monde d'aujourd'hui.

Collaboratrice
Le Devoir